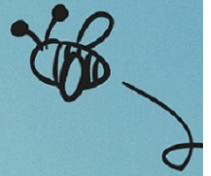


Fanny Vandermeersch

Secrets de miel



Fanny Vandermeersch

Secrets de miel

© Fanny Vandermeersch, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1993-4



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Combien de temps suis-je restée assise à fixer ce papier posé sur la table basse qui fait face au canapé du salon ? De ma main libre, je desserre mon chignon trop serré, tandis que mes talons martèlent le sol. Ma vue est brouillée par les larmes qui n'avaient plus coulé depuis longtemps, mais je n'ai plus besoin de lire la lettre, le principal est inscrit dans ma mémoire :

Paul Dieremans,
Veuf de Madame Élisabeth Dieremans, née Dumont,
Nous a quittés le 3 avril 2017.
L'enterrement aura lieu le samedi 9 avril, à Arlanc.

À la première lecture de cette lettre, une fois l'effet de surprise passé, j'ai tendu par réflexe le bras vers mon téléphone portable, qui ne me quitte jamais, avant d'arrêter le mouvement. Qui pourrais-je appeler ? Ce n'est pas vraiment le genre d'annonce qui intéresserait mes collaborateurs, et je n'ai plus de contact avec les membres de ma famille depuis longtemps.

Je reprends le faire-part de décès et consulte l'énumération des noms qui annoncent par tradition la mort du proche. Mon prénom y est inscrit, juste au-dessus de celui de ma sœur, Ornella : le privilège de l'âge. Mon regard s'attarde sur un élément qui m'avait jusque-là échappé. Si à côté de mon identité il n'y a que le blanc de la page, la mention d'un certain « Daniel Antolon » et de deux prénoms « Léo et Léa » à côté de celui de ma sœur me saute maintenant aux yeux. Qui est ce Daniel ? Pourquoi son prénom est-il inscrit là, comme s'il était le conjoint d'Ornella ? Et ces deux paronymes ? C'est certainement une erreur typographique, qui n'a pas dû la faire rire, la connaissant : l'imprimeur a oublié de retourner à la ligne. Pourtant, ce nom ne me dit rien. L'idée qu'elle ait pu avoir des enfants sans que je sois mise au courant m'effleure, mais je la refuse : nous sommes sœurs ! Je suis partie en 2011 de la maison pour terminer mes études en marketing à côté de Paris et commencer à vivre de mes propres ailes. Nous sommes en 2017. Je compte rapidement sur les doigts de ma main gauche, finalement trop peu nombreux, et le constat, sans appel, stupéfie : six ans. Je n'ai pas revu ma

sœur ni aucun membre de ma famille depuis six longues années. Ce qui laisse largement le temps de mettre au monde deux enfants. Je n'ai pas non plus eu beaucoup d'échanges téléphoniques avec eux, si ce n'est quelques appels rapides avec ma sœur après mon départ et avec mon père, qui se gardait bien de me parler de cette dernière, lors de son anniversaire ou des fêtes de fin d'année que je passe dans la capitale. Dire que tous les ans je lui promettais d'être auprès d'eux l'année suivante, cherchant toujours une excuse pour rester ici. Si je sentais de la tristesse dans sa voix, aucun reproche ne sortait de sa bouche.

La sonnerie de mon téléphone portable fait cesser ma réflexion. D'un revers de la main, je balaie les dernières larmes qui ruissellent sur mon visage et aplatis mes cheveux comme si quelqu'un pouvait me voir : c'est ridicule. Je prends l'appareil, le numéro est masqué. Je décroche et tente de prendre une voix la plus professionnelle possible.

— Bonjour, Mélanie, agence Tout pour vous. Que puis-je faire pour vous aider ?

— Dans mon bureau demain, 8 heures tapantes. Pas de retard.

— Christina ?

Ma chef. Elle a déjà raccroché. Elle ne m'appelle jamais, sauf pour les mauvaises nouvelles, ce qui n'augure rien de bon. Je me souviens d'un soir où elle m'avait téléphoné à 21 heures après avoir découvert une petite erreur dans un dossier. J'avais dû venir fissa au cabinet. Mais cette fois-ci, ça semble être différent. Je respire profondément et reprends mes esprits. Que peut-elle me vouloir ? Je suis à jour dans mes dossiers, tout est scrupuleusement rangé comme elle le souhaite. La dernière campagne publicitaire pour les produits Nosko "*Tout est beau chez Nosko !*" a été un énorme succès. J'y ai passé des jours entiers, et des nuits, la pression était énorme mais je suis fière de ne rien avoir lâché. Jamais je n'avais autant demandé à mon équipe, notamment à Sandrine, qui m'a secondée. Mais je ne pouvais pas me rater, c'était la première fois que j'étais chef de projet. Et, surtout, tout le monde sait que c'est le seul moyen d'envisager un CDI.

2.

Je n'aime pas les voyages en train. Ils ont du retard, on est mal installé, et il y a toujours ces enfants braillards délaissés par leurs parents trop occupés à échanger sur le contenu de la couche du petit dernier. Par chance, je n'ai pas de voisin, hormis ma grosse valise. Je garde mon sac à main sur mes jambes, ce qui me permet de ne pas être éloignée de mon téléphone, si jamais Christina veut me contacter, comprenant qu'elle a commis une terrible erreur et qu'elle souhaite que je les rejoigne au plus vite. Je n'arrive pas à m'ôter de la tête la scène d'hier. Je suis arrivée au bureau à sept heures, de bonne humeur. Après avoir tergiversé une partie de la nuit, mes craintes s'étaient dissipées : la seule chose que pouvait m'annoncer Christina, c'était une embauche à durée indéterminée, voire une promotion par la même occasion.

Pendant une heure, j'ai passé mon temps à fixer différents dossiers, sans parvenir à lire ce qui y était noté. La grande vitre de mon bureau donne sur l'intérieur de l'agence, ce qui me permet de ne rater aucun départ, et de voir toutes les arrivées, mais je me retrouve aussi constamment à la vue des autres, je dois toujours faire bonne figure. Je levais la tête dès que la porte s'ouvrait, armée d'un sourire factice, sursautais au moindre claquement de talon. Pourtant, je sais très bien que Christina n'arrive jamais avant huit heures, après sa séance quotidienne de natation. Un quart d'heure plus tôt, c'est le pic des arrivées : hors de question de se pointer après la chef, qui souhaite avoir en permanence tout le monde dans ses locaux, d'un simple claquement de doigts. Christina est LA référence dans le domaine de la publicité. Écrire sur son CV qu'on a travaillé quelques mois dans sa boîte ouvre presque toutes les portes du milieu.

À 8 heures, elle est là. Jamais une minute de retard. Le silence se fait dans les bureaux, seule la cafetière ose le briser avec ses toussotements. Christina avance, tête droite, répond à peine aux « bonjours » soufflés à son passage. Quand elle passe devant mon bureau, elle tourne la tête dans ma direction et son regard suffit à me faire comprendre que je dois la suivre. Mon corps se lève alors que mon cerveau me hurle de ne pas bouger. Ce que j'ai vu dans ses yeux, ce n'était pas vraiment l'envie d'annoncer une bonne nouvelle.

Quand j'arrive dans la pièce immense - aux vitres opaques -, elle est déjà installée.

— Ferme la porte.

Je m'exécute rapidement. Dans ses bons jours, elle présente d'une main les chaises placées devant son bureau, nous faisant comprendre que nous sommes autorisés à nous asseoir. Ce n'est pas le cas aujourd'hui. La tension est palpable, et j'ai tout à coup envie de me cacher dans un trou de souris.

— Thiméo Laline m'a appelée hier. Il a rompu le contrat.

Thiméo Laline est le responsable de l'entreprise Nosko. Mes jambes flageolent. Une fois l'effet de surprise passé, je parviens à balbutier :

— Je... Je ne comprends pas.

— Je ne vous paie pas pour ne pas comprendre, Mélanie. Vous avez indiqué noir sur blanc dans le contrat qu'il avait un délai de sept jours pour se rétracter, et il l'a fait. C'était son droit. Malheureusement.

Face à mon silence, elle lève les yeux au ciel, agacée, puis reprend, d'une voix plus forte et agressive qui me donne des suées.

— On ne propose JAMAIS de délai de rétractation dans ce type de contrat, Mademoiselle Dieremans. Vous n'êtes pas débutante ! Vous savez très bien que dès qu'ils ont le projet entre les mains, les concurrents peuvent à loisir leur proposer la même chose tout en faisant baisser le prix. Tout le monde connaît cette pratique, même un enfant de dix ans !

Sa remarque me blesse terriblement. Christina a vraiment l'art et la manière de nous faire sentir plus bas que terre. Il faut que je me défende.

— Mais, je n'ai jamais écrit ça ! Demandez à Sandrine, elle aussi à...

Sa voix, hargneuse, m'interrompt brutalement.

— Assez ! Assumez vos erreurs et laissez votre collègue en dehors de ça. C'est terminé pour vous. Ici, et certainement ailleurs.

Ses deux mains claquent sur son bureau. Ma défense sera restée à son état embryonnaire. Le silence, oppressant, revient. Son regard me darde. Je veux disparaître, je ne comprends pas, je ne mets jamais ce type de clause dans le contrat. Après d'interminables secondes, elle soupire et s'adosse à nouveau sur sa chaise.

— Vous passerez voir Medhi, il s'occupera de tout ça.

— Medhi ? Le comptable ?

— Oui, Medhi, le comptable, reprend-elle en me singeant. Vous en

connaissez un autre peut-être ?

— Mais...

D'un geste sec de la main, elle me fait signe de partir et tourne la tête vers l'écran de son ordinateur. Quand je me retourne, je me rends compte que j'ai mal fermé la porte de son bureau : tout le monde a pu profiter de notre conversation. Je sors de la pièce, les joues rouges et les larmes aux yeux. Quelle est cette histoire de délai de rétractation ? Je suis certaine de ne pas en avoir ajouté un. À moins que... c'est vrai que j'ai fait en partie un copier-coller d'un contrat existant pour gagner un peu de temps mais je me suis relu des dizaines de fois : aurais-je pu ne pas m'en rendre compte ? Ce qui est certain, en tout cas, c'est que jamais encore on ne m'avait parlé de la sorte. Oh, je savais qu'elle en était capable, l'ayant déjà vue œuvrer. Elle doit avoir signé un contrat avec un laboratoire pharmaceutique de vente d'antidépresseurs. Pourtant, je n'avais jamais imaginé que je puisse en être l'une des victimes, me pensant naïvement à l'abri, certaine de la bonne réalisation de mon travail...

Je rejoins mon bureau, tête basse : je n'ai aucune envie de voir les expressions de commisération de mes désormais anciens collègues ou pire, les sourires satisfaits. Je prends mon sac, sentant toujours les lourds regards qui convergent vers moi. Je ne me souviens plus comment mais je me suis retrouvée rapidement au service de la comptabilité. Une lettre de licenciement m'attendait sur un coin du bureau de Medhi.

— Je suis désolé, Mélanie...

Je le regarde, et je sais qu'il est sincère. Medhi est l'un des membres de l'agence les plus humains, voire le seul : à croire qu'il est arrivé grâce à une erreur de casting. Quand il me voit prendre le contrat, il poursuit :

— J'ai essayé de lui faire comprendre qu'un licenciement à l'amiable serait préférable pour la suite de ta carrière, mais elle n'a rien voulu savoir...

C'est écrit. En gras. J'ai l'impression de ne lire que ça. Licenciement pour FAUTE GRAVE.

— Elle grille ma carrière...

Le silence et le visage décomposé de Medhi ne font que conforter mes pensées. Qui voudra embaucher une jeune publicitaire licenciée pour « faute grave » ?

La vie professionnelle peut elle aussi basculer en l'espace de quelques minutes.

3.

Le train est parti sous la pluie, et s'arrête sous le même ciel. À croire que le temps reflète mon état d'esprit. Je triture entre mes doigts moites mon billet de train, récemment poinçonné par un contrôleur affable. Néanmoins, il s'est rapidement rendu compte qu'engager la conversation avec moi était aussi utile que de discuter avec un poisson rouge. J'ai le cerveau complètement vidé et les muscles endoloris tellement je suis crispée depuis hier matin. Je ne sais pas ce qui m'angoisse le plus : avoir été licenciée si froidement ou prendre la direction d'Arlanc.

Je sors de mon sac un petit miroir. Les traits de mon visage sont tirés, mes yeux bleus ne sont pas maquillés et mes cheveux bruns seulement attachés en queue-de-cheval : l'art de la simplicité.

C'est au cours de la nuit dernière que je suis allée acheter mon billet de train sur internet : direction Saint Ambert. Une fois à la gare, je prendrai un taxi pour rejoindre Arlanc. Il restait des places pour aujourd'hui, j'y ai vu un signe : que pouvais-je bien faire de toute façon à Paris ? Je souhaite que personne ne puisse me voir si abattue, si vulnérable. Si j'avais espéré au fond de moi recevoir rapidement quelques appels ou messages de compassion venant de mes collègues, j'ai malheureusement compris qu'il n'en serait rien, mon téléphone reste désespérément silencieux. J'oublie parfois que l'univers de la publicité, comme un bon nombre d'autres mondes professionnels, peut être implacable. En ce moment même, je suis certainement la risée du cabinet. Les propos de Christina à mon endroit doivent circuler sur toutes les lèvres. Me comparer à un enfant... J'en ai encore honte. J'ai essayé d'appeler Sandrine, ma collaboratrice sur le projet *Nosko* toute la journée, en vain. Elle a même fini par rejeter directement mes appels sur sa messagerie : elle a certainement peur pour son poste, à moins qu'elle aussi ait subi le courroux de Christina et qu'elle soit en train de vider les tiroirs de son bureau. Comble du tout, mon profil a même déjà été supprimé du site web de l'agence, site dont j'étais responsable avant mon départ : en l'espace de quelques instants, c'est comme si je n'avais jamais existé là-bas.